

Tancredi MARTEL

Les FOLLES BALLADES

1879



————— La Gabkalothèque —————



*Voici les vers que dans mes courses  
J'ai faits, au hasard du chemin,  
Ainsi que l'on boit l'eau des sources  
Dans le creux brûlant de sa main.*

Albert GLATIGNY

## PRÉFACE

*Haine au gris ! c'est là mon cri de guerre.*

Henry REGNAULT

Si vous aimez les romans de M. de Montépin, amis lecteurs, ne lisez point cette préface et fermez vite ce volume. Rien ne me serait plus désagréable que de voir mon pauvre petit livre reposer, dans votre bibliothèque, à côté des *Tragédies de Paris* ou de *Sa Majesté l'Argent*. Ces trop niaises aventures, narrées par une infatigable plume d'oie, m'ont laissé, mécréant que je suis ! complètement indifférent ; et c'est à la glu des Goncourt, de Daudet, de Fabre et de Cladel que je me suis laissé prendre. Je ne veux point me priver du plaisir de crier sur l'ardoise de tous les toits quelles sont mes opinions littéraires. En art, j'aime tout ce qui est original et pittoresque. L'observation des mœurs, la justesse des idées m'intéressent vivement ; je trouve que les récits les plus truculents sont inséparables d'une belle forme, comme ces bizarres monnaies d'Orient qui servent de repoussoirs aux médailles grecques ou syracusaines. La belle plastique me délecte, et je fais plus cas des livres qui ont « la ligne » que des femmes qui l'ont aussi. Je suis féru d'amour pour certaine régalande gargouille de l'Hôtel Cluny ; mais je ne porterai jamais de drame en cinq actes et en vers à Émile Perrin, à cause de la façade de son théâtre. Ma plus chère ambition, maintenant que j'ai publié un livre, est d'obtenir de l'archevêque de Paris la permission de coucher dans une des tours de Notre-Dame. Enfin, quand j'aurai déclaré que je vis en mauvaise intelligence avec les œuvres complètes de M. Victor de Laprade et que je donnerais volontiers un bon

chien de garde et deux membres de l'Institut en échange de la plus chétive fantaisie d'Aloysius Bertrand, ce Rembrandt de la prose, on comprendra facilement pourquoi je prise si peu *la Vicomtesse Germaine* et autres ragoûts apprêtés par le plus fécond de nos vicomtes.

Au fond, la destinée s'est conduite à mon égard d'une façon impertinente. Elle aurait dû faire de moi un de ces soldats bactriens auxquels Sémiramis réclamait quelques légères distractions en ce bas monde ; ce qui eût été, pour un coloriste, une magnifique occasion de visiter en détail les jardins suspendus de Babylone. Cependant, après avoir fait sur les planches de la vie ce que Mlle Jeanne Granier s'amuse quelquefois à faire sur celles de la Renaissance, c'est-à-dire manqué mon entrée en scène, je me suis bientôt consolé en m'établissant faiseur de poèmes, le seul métier que je trouve digne de l'homme qui n'aurait aucun goût pour l'état de dieu.

Si vous partagez mes théories, — et je ne veux point vous faire l'injure de croire le contraire, — vous trouverez peut-être étrange que je vienne vous rendre ma première visite avec un recueil de ballades sous le bras, alors que tant d'autres s'en tiennent à la simple prose. De plus, si vous me lisez religieusement, c'est-à-dire depuis ma préface jusqu'au dernier mot de mon commentaire, vous me flairerez peut-être dédaigneusement, vous vous apercevrez que mes rimes traînent avec elles on ne sait quel relent d'archaïsme, malgré la bonne odeur du papier sur lequel elles sont alignées ; et, toutes vos réflexions faites, le cœur léger, vous me jetterez à la tête le joli mot de *parnassien*, devenu l'accessoire indispensable de toute bonne colère de lecteur. Franchement

je vous remercierai de l'insulte, car je me suis assez donné de mal pour la mériter.

Cependant, ô lecteurs ! oyez ma défense. Si mon volume ne se compose que de ballades, c'est parce que ce rythme, dont mon maître Théodore de Banville a fait une restauration si brillante, est merveilleusement propre au rire comme aux pleurs, aux idées les plus folles comme aux idées les plus tristes. C'est de la ballade que se sert Pierre Vachot pour jeter son exclamation tyrtéenne : *Car France est cymetière aux Anglois !* C'est avec une ballade que le vieux soudard Guy de la Trémouille affirme victorieusement l'antique devise des chevaliers : *En ciel un Dieu, en terre une Déesse*. Mais le plus grand d'entre les rois de ce poème à forme fixe est incontestablement ce va-nu-pieds de François Villon, robuste nature poétique, espèce de truand de l'art, dont les succulentes œuvres feront longtemps encore l'étonnement et la joie des véritables lettrés. Poète à triple face, Villon a légué à Gringoire le sentiment philosophique, à Marot ses échappées lyriques, à Régnier la verve satirique. Entre ses mains, la ballade a jeté au vent les plus pittoresques chansons. Sous une forme enjouée, elle a dit les luttes intérieures de l'homme, ses joies naïves, ses souffrances ou ses gaietés folles. Elle a toujours parlé le grand langage de l'humanité. Qu'y a-t-il de plus mélancolique au monde que la *Ballade des dames du temps jadis* ? Où trouverez-vous plus d'art, de larmes et de passion que dans cette chaude esquisse païenne qui a nom la *Ballade de Villon et de la grosse Margot* ? ou plus de résignation philosophique qu'en cette œuvrette dont l'antithétique refrain s'écrie : *Je meurs de soif auprès de la fontaine* ? En vérité, mes maîtres, tenez le vers pour une belle

forme et la ballade pour un appétissant morceau. C'est bien pour cette raison qu'ayant à jeter quelques-unes de mes joies et de mes douleurs sur le papier, je me suis mis à cracher des ballades. Elles vous paraîtront peut-être bien folâtres ; mais Helvétius n'a-t-il pas dit que tous les instants de la vie ne peuvent être sévères ? D'ailleurs, il en est parmi elles qui sont moins gaies qu'elles n'en ont l'air. C'est par la sincérité de leurs accents, leur pétulance juvénile, qu'elles se recommandent à la critique. Mon livre, qui n'a que six cents vers, est peut-être une œuvre dont les fringantes pages se heurtent à la façon de voir et de sentir des quatre cinquièmes de l'humanité ; mais je vous défends de dire que je ne fus point ému en l'écrivant.

Et maintenant, si vous le voulez bien, passons, comme disent les bateleurs, à un autre exercice. Laissez-moi vous expliquer pourquoi, ne pouvant plus être avec les romantiques, j'ai déposé ma vielle et ma colichemarde dans la maison des parnassiens, qui sont vivants comme vous et moi.

Telle qu'elle est édifiée, la petite chapelle parisienne de Leconte de l'Isle a remplacé la grande cathédrale gothique de 1830. Chacun des officiants est venu enrichir les domaines de la communauté de l'originalité d'esprit qui lui est propre ; tous ont voulu, en vrais païens, pouvoir dire un jour qu'ils avaient élevé leur monument *are perennius*. Le maître s'est bâti dans un coin un temple en marbre de Paros, orné de colonnes ioniques et entouré de verveine et de lauriers-roses ; Mendès habite au fond d'une pagode, à deux pas du palais d'un éléphant blanc ; d'Hervilly, vêtu d'une robe à

ramages, erre paisiblement, un écran à la main, dans une tour en porcelaine ; Coppée sommeille, la guitare au poing, non loin d'un châtel florentin envahi par les clématites. Mais chacun de ces vaillants artistes marche vers le même but, tout en réalisant le rêve longtemps caressé. En poésie, les plus grandes préoccupations de l'école parnassienne sont la beauté de la forme, la richesse des rimes, l'originalité des idées, la pureté de l'architectonique. Les premiers encouragements sont venus de Victor Hugo, de Gautier, de Banville, de Baudelaire. Aussi les disciples de l'auteur des *Poèmes barbares*, fouettés par ces quatre royales inspirations, sont-ils devenus de véritables orfèvres, experts en la ciselure du sonnet et de l'odelette autant qu'habiles en l'art de sertir la sextine ou la ballade. Théophile Gautier, ce tonitruant poète qui prosait et rimait à fresque, trop Grec pour donner ses filles à ceux dont la Muse n'avait point emmiellé les lèvres, a laissé, comme fidèles représentants de son style magique au milieu de ses bien-aimés parnassiens, ses deux gendres, Catulle Mendès et Émile Bergerat, et sa fille Judith Mendès, une orientaliste de mérite. C'est une simple façon de dire que la couleur est avec eux.

Quelques-uns de ces égreneurs de rimes cultivent plusieurs arts à la fois. De ce nombre sont Claudius Popelin, qui est aussi bon émailleur qu'excellent aquafortiste ; André Gill, impeccable comme poète lyrique autant que comme peintre et dessinateur ; le comédien Mounet-Sully, cet irrégulier de l'art dramatique, et le peintre Jules Breton, qui a su glisser dans un recueil de vers la couleur et le sentiment de ses paysages. Partout l'étude, le pourchas implacable du beau, du nouveau, du grand. Dans les arts, la même

recherche d'une forme idéale est poursuivie à l'aide des différentes ressources fournies par chaque art lui-même. Ce lumineux programme, d'une esthétique si sereine, à force d'être publié à son de trompe par ses fervents, qui le plaçaient devant leur corps comme une égide, a présidé en ces dernières années à l'éclosion d'une magnifique floraison poétique. De là, utilité et nécessité des parnassiens cantonnés chez Alphonse Lemerre.

Quant aux parnassiens de la province, ceux dont une de mes ballades chante les mœurs, j'ai constaté après bien d'autres que cette singulière espèce d'hommes existe réellement, quoique de prime abord la chose paraisse peu croyable. Elle se compose de jeunes gens, bruns pour la plupart, qui se sont mis, à leur sortie du collège, à gratter du papier en rechangeant chez un notaire ou un avoué. Ils s'appellent Légion et viennent d'un peu partout. Mais les provinces situées entre la Loire et la Méditerranée en produisent au moins les trois quarts. C'est à peu près la proportion indiquée par l'auteur des *Funambulesques* :

En ces temps dédaigneux, la rime  
À force amants et chevaliers.  
Ces chanteurs, pour qu'on les imprime,  
Accourent chez nos hôteliers  
De Voiron, pays des toiliers,  
D'Auch, de Nuits, de Gap et de Lille.

Presque tous refusent énergiquement de faire leur droit ou achètent, avec la somme destinée à leurs inscriptions, les œuvres de Victor Hugo, une tête de mort et quelques épées de ligueurs d'une authenticité douteuse. Ils ont quelquefois

un oncle riche ; et comme ils se doutent bien qu'on les livrerait un jour aux caprices conjugaux de leur cousine, *pianoteuse, aquarellense*, élevée au couvent des Oiseaux, complète enfin, ils vont boire de la groseille chez le brandevinier du coin, afin de faire croire qu'ils s'absinthent. Entre temps, ils font, mais rarement avec succès, la cour aux actrices et principalement aux chanteuses légères, embêtent les droguistes de la place de l'Église, dînent assidument chez le receveur particulier parce qu'il a dans sa cave du malaga de six ans, entassent drames sur romans et comédies sur poèmes, tout en jurant de tuer d'un coup de kriss malais le premier d'entre les trois pharmaciens du pays qui voudra poser leur candidature à la Société de statistique. De loin en loin, ils déclarent perfidement, dans quelque revue traitant de matières économiques, que l'on aurait dû décimer l'épicerie française le jour de la mort de Gautier, ou que l'agriculture manque de bras depuis qu'il y a toute une colonie de ducs à l'Académie. Au demeurant, les meilleurs fils du monde. Toujours des dettes, parfois des gants.

Un beau jour le parnassien de province se réveille de fort bonne humeur, allume sa pipe, fait sa malle et court à la gare voisine, où il réclame un billet pour Paris. Ses vingt ans viennent de sonner. À son arrivée dans l'ex-capitale, il va se loger dans un petit hôtel du pays latin et prendre ses repas non loin du passage Choiseul, afin de connaître au plus tôt *l'éditeur*, ce personnage fabuleux qui jouera un si grand rôle dans sa vie. Le voilà hors de son quartier. Oh ! comme son cœur bat au milieu de ce monde qu'il trouve froid, indifférent, égoïste ! Il tremble, lui chétif, à la seule pensée qu'il est venu demander à cette grande ville l'aumône d'un

peu de gloire. L'émotion l'accable quand il se retrouve seul à lutter contre tant d'hommes réunis et dont les ambitions, les intérêts, les plaisirs sont absolument opposés aux siens. Le cri sauvage de Brennus : *Væ victis !* ce cri qui glaçait d'effroi Mürger et ses bohèmes, lui revient aux oreilles, vaguement mêlé à des souvenirs de jeunesse. Artiste, il a peur de voir ce sol sacré se dérober sous ses pieds. Soldat qui se disait prêt à faire vingt fois le sacrifice de sa vie, il songe un instant à jeter son bouclier dans la plaine. Dieu ! si le colosse allait le broyer entre ses bras d'airain ! C'est l'art qui vient alors sécher ses premières larmes, pendant les longues nuits d'hiver sans feu et quelquefois sans pain. S'il n'avait pas foi en lui, que deviendrait-il dans un de ces moments terribles ? Et feras-tu, ô lecteur, un crime à ce poète de naître et de mourir avec l'idée de sa supériorité, le pressentiment qu'il a reçu sur ses lèvres le baiser brûlant de la Muse ? Le culte inavoué qu'il a pour lui va devenir sa Providence. Une saine réaction se produit dans ses idées, et l'étonnement y succède bientôt à la terreur. Il se ressaisit, de nouveau mesure ses forces, continue la lutte. Tous les travers qu'il avait en province, toutes ses excentricités de langage et d'allures, en un mot ce que Blaise Pascal appelle *les idées de derrière la tête*, l'abandonnent comme par enchantement au milieu de l'océan parisien. L'âge arrive, et la transformation se complète. Bientôt il est aux prises avec les plus graves difficultés de la vie littéraire ; il rôde autour de l'Odéon, en cachant ses manuscrits, qui l'empêcheraient de devenir l'ami de Duquesnel. Mais il a l'âme vaillante, il est bon gladiateur. Dans quinze ou vingt ans, si la destinée est logique avec lui, devenu chauve et peut-être décoré, il ira revoir la maison de ville de son oncle, fera sauter sur ses genoux les enfants de

sa cousine, et, — semblable à Robin, qui se souvenait toujours de ses flûtes, — repartira le lendemain pour Paris sans détourner la tête. Ainsi soit-il.

Voilà, cher lecteur, à peu près tout ce que j'avais à te dire. Un autre, à ma place, n'eût pas manqué de te raconter par le menu ses petites affaires, *domestica facta* ; j'ai préféré tailler avec toi quelques bavettes littéraires, et m'estimerais trop heureux si j'avais pu te réconcilier avec les parnassiens. Gozlan s'écriait, il y a vingt ans, que les races étrangères finiront un beau jour par dévorer la nôtre et que le dernier de nos troubadours ira servir de marmiton dans une cour du Nord. Cette sentence n'est peut-être qu'une boutade de plus à l'actif de mon spirituel et regretté compatriote. Ce qu'il y a de sûr, malheureusement, c'est qu'un temps viendra où les poètes iront rejoindre les kings-charles et les abonnés de *la Défense* ; aussi ne saurais-je trop t'engager, ami lecteur, à profiter des quelques notes qu'ils ont encore dans le gosier. Laisse chanter ces pauvres hères, laisse clocheter leurs rimes d'or. Et, comme disait Banville en parlant de sa commère Alizon, souviens- toi, dans ton propre intérêt, que leur chanson « n'est pas la plus mauvaise. »

TANCRÈDE MARTEL.

Marseille, le 25 août 1878.

## BALLADE EN GUISE DE PRÉLUDE

C'est le temps des folles chansons  
Dans mon beau pays de Provence.  
Les oiseaux peuplent les buissons,  
Et l'heur des cigales commence.  
Les êtres sont fous de cadence :  
Rimeur, j'ai ma guitare en main  
Pour chanter mes vers en démençe.  
Il est à moi, le grand chemin !

Venez, ô folâtres pinsons !  
Et beautés pleines d'espérance,  
Le temps passera des moissons.  
Vieillards au crâne au beurre rance,  
Bourrez votre pipe à l'avance ;  
Versez dans ma coupe du vin,  
Des chanteurs c'est la récompense.  
Il est à moi, le grand chemin !

La brise emporte au loin les sons ;  
Mais, par Bacchus ! vive la danse !  
Aujourd'hui nous nous trémoussons  
Et faisons bonne contenance,  
Malgré notre piètre existence.  
Je ferai des sonnets demain,  
Si je pousse jusqu'à Florence.  
Il est à moi, le grand chemin !

## ENVOI

Bourgeois ! à ta tête je lance,  
Héroïque comme un Romain,  
Ce prélude plein d'arrogance,  
Il est à moi, le grand chemin !

Juin 1878.

## BALLADE CONTRE LES JOUEURS DE MIRLITON

À Louis Brès.

En ce ridicule univers,  
La chose la plus enfantine  
Est celle de faire des vers  
Pleins de la brise sorrentine.  
Quand Ronsard cueille une églantine  
Et que Marot baise un téton,  
Je mange de la galantine.  
Je n'aime pas le mirliton.

Qu'ils soient revêtus d'habits verts,  
Tous ceux dont la Muse butine,  
Ou mués d'hommes en piverts !  
J'aime mieux du beurre en tartine  
Qu'une élégie à Valentine,  
Et j'adore un pâté de thon  
Plus qu'un voyage en Palestine.  
Je n'aime pas le mirliton.

Les lakistes<sup>1</sup> sont des pervers ;  
Et Villon, l'amant de Martine,

---

<sup>1</sup> Simple variété de l'espèce joueurs de mirliton. Ce sont ceux qu'Alfred de Musset appelait « *les rêveurs à nacelles, les amants de la nuit, des lacs, des cascadelles* » Les débordements de la gent pleurarde et mal peignée, qui a fait du pastiche et de l'imitation lamartinienne un principe littéraire, nous ont forcé, dix vers plus loin, à crier : *Le diable emporte Lamartine !* déplorable extrémité à laquelle nous regrettons sincèrement de nous être porté. [Note de l'auteur]

Leur eût volé tous les hivers  
Force gâteaux en ratine.  
Que l'on nourrisse à la cantine  
Et qu'on mette dans du coton  
Tous ces marchands de veloutine !  
Je n'aime pas le mirliton.

#### ENVOI

Quand Pégasus au ciel trotte,  
Il ne vaut pas un ducaton.  
Le diable emporte Lamartine !  
Je n'aime pas le mirliton.

## BALLADE À L'ÉPICIER DU COIN

*Garde national que vous êtes.*  
THÉOPHILE GAUTIER.

*C'est encore un épicier !*  
HENRY MONNIER.

*Épicier, tu nous a dupés...*  
ODRY, Chanson des Bons gendarmes.

Ô mon impayable voisin,  
Ô cœur épris de la cannelle,  
Qui possèdes un magasin  
Et t'enveloppes de flanelle !  
Écoute cette ritournelle,  
Qui t'est chère, ô produit truffé !  
Le vin est bon, la gouge est belle,  
Pilons du poivre et du café !

Tout meurt : Corinthe et son raisin,  
Les Crétois et leur fustanelle.  
Mais ta femme avec son cousin  
Joue encore de la prunelle ;  
Et, sur un air de villanelle,  
Le caraco tout dégrafé,  
Cueille avec lui la pimprenelle...  
Pilons du poivre et du café !

J'offre la chaire de Bazin<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> François Bazin, compositeur de talent, membre de l'Institut, professeur de grande composition au Conservatoire, mort à Paris le 2 juillet 1878. [Note de l'auteur]

Contre un litre de moscatelle  
Et mon étrier sarrasin  
Pour le manoir de Bagatelle<sup>3</sup> ;  
Car votre logique est cruelle,  
Gens au grand livre parafé :  
Le laurier touche à l'asphodèle...  
Pilons du poivre et du café !

### ENVOI

Puisqu'un jour par un Delobelle<sup>4</sup>  
Nous remplacerons un Bouffé,  
Michot<sup>5</sup> peut devenir crécelle.  
Pilons du poivre et du café !

Avril 1876.

---

<sup>3</sup> Petit pavillon, d'une architecture assez médiocre, situé aux portes de Paris. Il fut bâti par le duc d'Artois, à la suite d'un pari fait avec Marie-Antoinette. [Note de l'auteur]

<sup>4</sup> Type amusant de comédien paresseux et prétentieux créé par Alphonse Daudet, dans son beau roman de *Fromont jeune et Risler aîné*. [Note de l'auteur]

<sup>5</sup> Ancien ténor du Théâtre-Lyrique, de l'Opéra-comique et de l'Académie de musique, que la voix abandonne de jour en jour. [Note de l'auteur]

## BALLADE SUR LA BARBE D'UN CHINOIS

*Et voilà que tout à coup, parmi tant de barbes rondes, ovales,  
carrées, qui floconnaient, qui frisaient, qui exhalaienit ambre et benjoin, fut  
remarquée une barbe taillée en pointe.*

Aloysius BERTRAND, Gaspard de la Nuit.

Du temps qu'il gérait le Tremplin<sup>6</sup>,  
C'était une barbiche folle  
De vieux bonze ou de mandarin.  
Depuis elle a changé de rôle ;  
On la prendrait, sur ma parole,  
Pour celle du Père Éternel :  
Adorons-la comme une idole,  
La barbe grise de Maurel<sup>7</sup>.

Sa couleur de peau de lapin  
L'embellit jusqu'à l'hyperbole.  
Elle a dû tremper dans le vin  
Plus d'une fois ; mais le Pactole  
N'a pas mis la moindre pistole  
Dans son poil toujours solennel.  
Elle annonce une bourse molle,  
La barbe grise de Maurel.

Chaque soir et chaque matin,

---

<sup>6</sup> Petite feuille satirique, dont le gérant responsable et joyeux était Jules Maurel.

[Note de l'auteur]

<sup>7</sup> Jules Maurel, surnommé le Chinois, est un ancien journaliste que l'on appelait aussi dans l'intimité *le sire de la Grisebarbe*. Sa barbe, semblable à celle que portait le preux Charlemagne, est demeurée légendaire dans les fastes de la bohème de province. [Note de l'auteur]

Maurel de sa barbe raffole :  
Il l'aime beaucoup, c'est certain.  
Sa main très souvent la cajole.  
De droite à gauche, elle karole,  
Comme les barbets d'un Vatel  
Qui lèchent une casserole,  
La barbe grise de Maurel.

## ENVOI

Le voici, plus léger qu'Éole.  
— Garçon, emportez le kummel<sup>8</sup> !  
Elle n'annonce rien de drôle,  
La barbe grise de Maurel.

1875.

---

<sup>8</sup> Excellente liqueur russe. La meilleure qualité vient de Riga. Le seigneur de la Grisebarbe l'avait prise en affection et faisait en sa faveur de fréquentes infidélités à la bière. [Note de l'auteur]

## BALLADE ÉCRITE SOUS L'ORDRE MORAL

*Voici le temps pour les coquecigrues.*

Théodore de BANVILLE

On m'est venu demander ce matin  
Un triolet sans rimes ni césure.  
Il s'agissait, non d'un auteur latin,  
Non de Garnier<sup>9</sup>, non de l'architecture,  
Mais simplement de faire une facture !  
Veuille Érato ne point s'épouvanter  
Et, jusqu'au bout, mon malheur écouter !  
Bon gré, mal gré, j'ai dû changer de mine,  
Car l'on m'a dit, en croyant me flatter :  
Le bon ciment vient de la Valentine<sup>10</sup>.

Tout est donc là : le siècle est un crétin !  
Le cinq pour cent a tué la nature,  
Comme le rire a tué l'Arétin.  
Qu'importe alors que l'eau parfois murmure,  
Que Floréal soit rempli de verdure  
Et que l'on puisse ou non représenter  
Un opéra nouveau<sup>11</sup> sans le rater ?  
L'art n'est jamais qu'une chose divine.  
D'ailleurs, pourquoi sur ce point insister ?

---

<sup>9</sup> Architecte du nouvel Opéra, membre de l'Institut. Gautier, qui l'appelait le grand maître du fronton, de l'astragale et du feston, lui a adressé une poésie monorime aujourd'hui célèbre. [Note de l'auteur]

<sup>10</sup> Hameau des Bouches-du-Rhône, où se trouvent (ô réalisme !) des mines de ciment romain. [Note de l'auteur]

<sup>11</sup> Il s'agit ici de *Pétrarque*, opéra de M. Hippolyte Duprat, représenté à Marseille quelque temps auparavant, avec une interprétation assez défectueuse. [Note de l'auteur]

Le bon ciment vient de la Valentine.

Desclée<sup>12</sup> est morte au bel âge, ô destin !  
Frédéric<sup>13</sup> traîne une existence dure,  
Le pauvre vieux grand homme cabotin !  
Gleyre<sup>14</sup> est parti pour la sombre peinture  
Et d'Antigny<sup>15</sup> pour le bois en voiture.  
Belot<sup>16</sup> persiste à vouloir enfanter,  
Les fils des preux cherchent à se ganter,  
L'ordre moral s'empourpre ou s'enfarine...  
Horreur ! l'écho semble me répéter :  
Le bon ciment vient de la Valentine.

## ENVOI

Or, maintenant pourquoi se lamenter ?  
Pourquoi ne pas vouloir se contenter  
De cette vie éperdument mesquine ?  
Corot peut peindre, et Faure<sup>17</sup> peut chanter :

---

<sup>12</sup> Aimée-Olympe Desclée, jeune première du Gymnase-Dramatique et la plus grande comédienne de son temps, morte comme Rachel à trente-huit ans, le 10 mars 1874. Cette artiste, dont le souvenir est lié désormais à la comédie de *Froufrou* et au grand répertoire de Dumas fils, demeurera comme le type le plus parfait de la *sensitive* au théâtre. Elle appartient par là à cette école qu'ont illustrée La Champmêlé, Armande Béjart, Marie Dorval, Rachel, Mimi Thuillier, Delphine Fix, Sarah Bernhardt. [Note de l'auteur]

<sup>13</sup> Le grand acteur des temps romantiques se trouvait alors dans une gêne très voisine de la misère. [Note de l'auteur]

<sup>14</sup> L'admirable peintre des *Illusions perdues* et des *Romains passant sous le joug* venait à peine de mourir. [Note de l'auteur]

<sup>15</sup> Blanche d'Antigny, actrice des Folies-Dramatiques, grande et belle fille fort à la mode pendant les dernières années de l'Empire. Morte jeune encore, mais non repentie. [Note de l'auteur]

<sup>16</sup> C'est Adolphe Belot, romancier digne d'avoir vu le jour dans l'île de Lesbos, où il aurait écrit pour toutes ces dames du saut de Leucade. Cet indiscret littérateur a dans son bagage une bonne chose : *le Testament de César Girodot, comédie*. [Note de l'auteur]

<sup>17</sup> Le roi des barytons : *V'in, dissipe la tristesse, etc* (Hamlet). [Note de l'auteur]

Le bon ciment vient de la Valentine.

1874.

# BALLADE DES TROIS GRENOUILLES DE L'ÉTANG

*La Nuit et ses prestiges.*  
Aloysius BERTRAND

*Ô nuit, aimable nuit, sœur de Luna la blonde !*  
Théophile GAUTIER

Il est un capiteux bonheur,  
Qui me grise autant qu'une fête :  
C'est d'ouïr, à minuit, rêveur,  
Tout en fumant ma cigarette,  
Le rauque chant de la rainette.  
Quand l'eau chantonne en clapotant,  
Je suis fou de la musiquette  
Des trois grenouilles de l'étang.

Lorsque, superbe de pâleur,  
La pleine lune se reflète  
Sur les eaux, tremblantes de peur,  
Les grenouilles lèvent la tête  
Avec une allure inquiète.  
Lors un clairon sonne, éclatant,  
Dans la nuit : c'est la chansonnette  
Des trois grenouilles de l'étang.

Grenouilles, au larynx moqueur,  
Je veux que l'écho le répète :  
Pleins d'une exotique saveur,  
Vos chants sont comme la musette  
Des marais ; Prudhomme est si bête

Qu'il pâlit en vous écoutant.  
Mais rien ne vaut une ariette  
Des trois grenouilles de l'étang.

## ENVOI

Qu'on me verse une gouttelette  
De porto ! car je suis content  
D'avoir rimé cette sornette  
Des trois grenouilles de l'étang.

Mai 1877.

# BALLADE DES BELLES GANTIÈRES

À Eugène REYNIER

*Conversation avec les anges.*  
Charles BAUDELAIRE

Ô prêtresses du dieu Jouvin !  
Nymphes du beurre frais, gentilles  
Gantières<sup>18</sup>, dont le magasin  
Est parfumé comme charmilles,  
Craignez la tribu des chenilles !  
Fuyez les amateurs d'onguents,  
Parés de superbes drapilles,  
Et ne faites voir que vos gants.

Sirènes au regard divin,  
Pour des mollusques sans coquilles,  
Ne vous attardez en chemin  
À murmurer d'amoureux trilles.  
N'allez jamais, ô belles filles,  
Dans les cabarets élégants,  
Goûter à des pâtés d'anguilles,  
Et ne faites voir que vos gants.

Impératrices du surfín,  
Brunes Claras, blondes Camilles<sup>19</sup>,

---

<sup>18</sup> Elles habitent toujours la rue Saint-Ferréol, rue que M. Edmond About s'obstine à considérer comme une simple succursale de la rue Vivienne. Mais je ne réponds pas qu'elles suivent à la lettre les conseils que leur donnait ma ballade. [Note de l'auteur]

<sup>19</sup> Je n'ai jamais connu de Camille brune, ni de blonde qui ait porté le nom de Clara. [Note de l'auteur]

Vestales du gris perle enfin !  
Devant les rentiers à béquilles  
Ne relevez jusqu'aux chevilles  
Vos robes aux plis arrogants ;  
Ne grignotez que des pastilles  
Et ne faites voir que vos gants.

## ENVOI

Ô Castillanes sans mantilles,  
Méfiez-vous des intrigants !  
Soyez l'orgueil de vos familles  
Et ne faites voir que vos gants.

Mars 1873.

# BALLADE DES PARNASSIENS DE LA PROVINCE

À Clovis HUGUES

Ils possèdent une guitare,  
Deux dagues et trois bicoquets.  
Ils ont l'œil clair, le cheveu rare,  
Des accoutrements peu coquets.  
Leurs chiens sont de vilains roquets.  
Fous des femmes à taille mince,  
Ils leur décochent des bouquets,  
Les Parnassiens de la province.

Leur humeur est folle et bizarre ;  
On les tient pour des paltoquets.  
Leur oncle, encor jeune, est avare  
Et boit sans avoir de hoquets.  
Ils fréquentent les mastroquets,  
Sachant que leur cousine évince  
Les étrangleurs de perroquets,  
Les Parnassiens de la province.

Quand ils se rendront à la gare,  
Nul ne portera leurs paquets.  
Ils font une ode à leur cigare,  
Se donnent d'affreux sobriquets,  
Plantent partout de gros piquets,  
Font baron Banville, Hugo prince ;  
Et pour fusils disent : mousquets,  
Les Parnassiens de la province.

## ENVOI

Honneur aux porteurs de toquets !  
C'est pour l'art que leur âme en pince ;  
Ils ont les vers pour bilboquets,  
Les Parnassiens de la province.

Juin 1877.

## BALLADE POUR JANE LA BLONDE

*Carpe diem, quam minimum credula postero.*

HORACE

*Je n'aimerai plus rien quand je vous oublierai.*

Frédéric SOULIÉ

Pour aller flâner dans les bois  
Et s'égarer sous un mélèze ;  
Pour chanter des couplets grivois,  
Avoir le sein chaud comme braise  
Et vivre en plein dans l'antithèse ;  
Pour mettre un ruban à Médor  
Et dire : Non ! quand on la baise,  
Jane la blonde<sup>20</sup> est un trésor.

Il n'est pas de plus frais minois  
Que le sien, entre parenthèse,  
Quand elle va d'un air narquois  
Croquer la cerise ou la fraise,  
En écoutant quelque fadaïse.  
Pour lisser sa crinière d'or,  
Brûler vos vers et votre thèse,  
Jane la blonde est un trésor.

---

<sup>20</sup> Cette mignonne croqueuse de pommes, qui se nommait Anna T..., était Parisienne jusqu'au bout des ongles et descendait en droite ligne de Musette et de Mimi Pinson. Blonde comme les blés le sont dans la chanson de Fortunio et comme le furent en ce monde la comtesse Kolowrat, Amédine Luther et Louisa Melvil, elle figura dans les pages du roi Matapa, à une représentation de la féerie *la Chatte blanche*, au théâtre Vallette, où elle se lia d'amitié avec Céline Montaland. Avidе de vivre parmi des artistes, elle pénétra un jour dans notre petit clan de rapins et de rimeurs et y fit sensation. [Note de l'auteur]

Ses membres ne sont jamais cois.  
À l'égal d'une Mâconnaise,  
Elle ne peut, même une fois,  
Rester tranquille sur sa chaise.  
Pour un col à la Louis treize,  
Elle irait, en jouant du cor  
De chasse, jusques à Falaise.  
Jane la blonde est un trésor.

## ENVOI

Entre un tableau de Véronèse  
Et quatre rimes de Bouchor<sup>21</sup>,  
Un bon baiser la met à l'aise.  
Jane la blonde est un trésor.

Janvier 1876.

---

<sup>21</sup> Au moment de la publication de cette ballade, le poète Maurice Bouchor promenait volontiers son profil apollonien sur les trottoirs de la Cannebière. [Note de l'auteur]

## BALLADE DES JOLIES MODISTES

*Mignonne, allons voir si la rose...*

RONSARD

*En attendant la mort, qui pêche*

*Les gens pour les mettre en baril,*

*Bienheureux est celui qui pêche !*

*Trinquons du verre et du nombril !*

Jean RICHEPIN, Chanson des Gueux

Il fut un temps, un temps béni,  
Où, dans les temples de la Mode,  
L'on voyait Rosette et Fanny  
Plus sages qu'Hindous en pagode.  
Mais aujourd'hui leur esprit brode  
Sur l'avenir ; fi du repos !  
Elles ont changé de méthode  
Et ne font pas que dès chapeaux.

Plus d'un billet doux a jauni  
Dans leur corsage, auprès d'une ode,  
Car ton règne n'est point fini,  
Passe-temps digne d'un rhapsode,  
Amour, ô bucolique épode !  
Elles ont riches oripeaux,  
Linge brodé dans leur commode  
Et ne font pas que des chapeaux.

Avec un sans-gêne infini,  
Les modistes trouvent commode  
De grossir la bande à Nini.  
Lorsqu'un Crésus, vieux comme Hérode,

Le soir, près de l'atelier rôde,  
Elles chantent des airs nouveaux  
Sur un très peu lyrique mode  
Et ne font pas que des chapeaux.

## ENVOI

Depuis que l'or les accommode,  
Elles bernent, à tout propos,  
L'écharpe du maire et le code  
Et ne font pas que des chapeaux.

Septembre 1876.

## BALLADE ÉCRITE PAR UN TEMPS DE CHIEN

*Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups.*  
Victor HUGO, Ruy Blas

Le dieu des vers est mon bourreau ;  
Je ne sais où diable il m'entraîne.  
Pour t'aller voir, chère Isabeau,  
Et m'enivrer de ton haleine,  
Je n'ai point d'écu qui me gêne.  
Pas un sol pour du café noir  
Dans une tasse en porcelaine !  
Quel temps de chien il fait ce soir !

Sous le soleil rien de nouveau.  
Peu de gloire et beaucoup de peine,  
Ô Parnasse ! c'est ton cadeau  
Quand de lyrisme l'âme est pleine.  
J'ai bâillé toute la semaine,  
Comme épagneul dans un manoir  
Ou loup de mer en quarantaine...  
Quel temps de chien il fait ce soir !

Ce qui met du noir au tableau,  
C'est que je ne suis capitaine  
Dans les archers de l'Apollo.  
Passe encor si j'avais l'aubaine  
D'un tout petit galon de laine :  
J'enragerais moins de savoir  
Mon escarcelle sans bedaine.  
Quel temps de chien il fait ce soir !

## ENVOI

Je te vénère, ô Melpomène !  
Mais je m'endors, sans le vouloir,  
Sur le récit de Théràmène...  
Quel temps de chien il fait ce soir !

Octobre 1875.

# BALLADE DES RÔDEURS DE NUIT

À LA MÉMOIRE  
D'ÉDOUARD CHEVRET<sup>22</sup>  
Peintre, poète et loqueteux

Drapés dans d'affreux manteaux noirs  
Fendus en barbe d'écrevisse,  
Pour soudards sortis des manoirs  
On les prendrait, quand leur pied glisse  
Au seuil du bouge où va le vice ;  
Mais à leur démarche sans bruit  
Et toute pleine d'artifice,  
On reconnaît les gueux de nuit.

Ils héritent des gais savoirs  
De la misère, leur nourrice,  
Et ne connaissent pour devoirs  
Que d'aimer l'or en un calice  
Et la neige au sein de Clarisse.  
Toujours, devant chapon bien cuit,  
En Gascogne comme en Galice,  
On reconnaît les gueux de nuit.

Ils ont de sombres désespoirs  
Sans que leur visage en pâlisse,  
Et vont en bandes, tous les soirs,  
Prendre la lune pour complice.

---

<sup>22</sup> Édouard Chevret, peintre original que l'on avait surnommé le Charlet marseillais, a laissé trois ou quatre poèmes, parmi lesquels se trouvent *la Guillotine* et *la Rubanomanie*, et demeura toute sa vie le plus endurci des bohèmes. [Note de l'auteur]

Bacchus de son jus, ô délice !  
Les empourpre et partout les suit.  
À la façon dont un muids pisse,  
On reconnaît les gueux de nuit.

## ENVOI

Bourgeois, amis de la police,  
Qui sortez d'un drame à minuit,  
Sachez qu'à plus d'une malice  
On reconnaît les gueux de nuit.

Décembre 1877.

# BALLADE EN L'HONNEUR DU CRÂNE DE MAUPIN

*Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église,  
Nu comme le discours d'un académicien.*  
Alfred de MUSSET, Namouna

Ô merveille à nous rendre fous !  
Ô crâne pourri d'élégance !  
Le marbre est moins chauve que vous ;  
Mais vous avez la pétulance,  
La franchise et l'exubérance :  
Vous êtes un joyeux copain.  
Bon compagnon jusqu'à l'outrance,  
Voilà le crâne de Maupin<sup>23</sup>.

Siraudin deviendra jaloux,  
Siraudin hurlera : Vengeance,  
Quand il verra ce crâne roux.  
Il est nu jusqu'à l'indécence,  
Ce crâne de fière prestance.  
Arrogant, presque galopin,  
Belliqueux plus qu'homme de France,  
Voilà le crâne de Maupin.

Qu'il vente ou que le temps soit doux,  
À jeun comme dans la bombance,  
Ce crâne est toujours en courroux.

---

<sup>23</sup> En réalité c'est Léon L..., écrivain de la petite presse marseillaise, fanatique de Balzac au point de prendre ses pseudonymes dans la *Comédie humaine*. Son crâne n'a, depuis longtemps, plus rien à envier à celui de Siraudin. [Note de l'auteur]

Hanté par quelque manigance,  
Parfois il tremblote en cadence.  
Fier comme un gueux de Richepin,  
Courageux comme un fer de lance,  
Voilà le crâne de Maupin.

## ENVOI

Radieux comme l'espérance,  
Insolent comme un vieux tapin,  
Poli comme un vers de Térence,  
Voilà le crâne de Maupin.

Août 1876.

## BALLADE À MON CHEF DE BUREAU

*J'ai, dit-il, dans mon écurie,  
Un fort beau roussin d'Arcadie.*  
LA FONTAINE, Fables

Quand la voix du maître l'appelle,  
Le chef<sup>24</sup> comme un fou va trottant ;  
Mais, devinant une querelle,  
Il se retourne en hésitant,  
Il vous prend un air épatant,  
L'air qu'aurait une huître en goguette.  
Ce début paraît ragoûtant,  
Mais le chef a perdu la tête.

Il suffirait d'une étincelle,  
D'une seconde, d'un instant,  
Pour rendre la scène plus belle ;  
Le chef est très calme pourtant.  
Il en a vu tant et puis tant  
Qu'il croit assister à sa fête.  
Le silence est inquiétant,  
Mais le chef a perdu la tête.

Tout à coup, ô frayeur mortelle !  
Le chef s'enfuit tout haletant,  
Comme le barbet de Nivelles,

---

<sup>24</sup> Ce fut lui qui prononça cette phrase si étonnante que je l'ai soulignée dans la ballade écrite sous l'ordre moral : *Le bon ciment vient de la Valentine*. Même après quatre ans de réflexion, je ne trouve rien d'aussi expressif, pour caractériser ce tyran minuscule, que l'épigramme empruntée à l'ami de Mme de la Sablière. [Note de l'auteur]

Et le maître lui dit : Va-t'en !  
Par un coup de gueule éclatant.  
Quelqu'un a pris une allumette,  
Le gaz s'allume en tremblotant ;  
Mais le chef a perdu la tête.

## ENVOI

Nos gens ne flânent pas autant,  
La caisse paraît rondelette,  
Le comptable a l'air très content ;  
Mais le chef a perdu la tête.

## BALLADE RIMÉE À LA PORTE D'UN TRAITEUR

*Depuis quand déjeune-t-on deux jours de suite ?*

Henry MURGER, *Vie de bohème*

Il n'est point d'oiseaux au Brésil,  
De tourte au gras ou de brioche,  
De monolithe au bord du Nil,  
De bémol ou de double-croche,  
Qui priment becfigues en broche ;  
Et je tiens pour un vrai penseur  
Le loqueteux, dont l'œil s'accroche  
Devant la porte d'un traiteur.

Le célèbre Mignot a-t-il,  
Au temps fou du médianoche,  
Couché sur un lit de persil  
Ces nobles jambons, où ricoche  
L'or du soleil ? Voir jouer Doche  
Et s'habiller en débardeur  
Sont autant de mouches du coche,  
Devant la porte d'un traiteur.

Dame dorade, sur le gril,  
Avec sa bonne odeur de roche,  
Égale les fleurs de l'avril,  
Quand du dîner tinte la cloche.  
Jamais, au grand jamais, *Mardoche*,  
Cette bluette en bonne humeur,  
N'a voulu sortir de ma poche  
Devant la porte d'un traiteur.

## ENVOI

Gens de lettres et de basoche,  
Je permets un propos moqueur ;  
Car on nous prépare une loche...  
Devant la porte d'un traiteur.

Février 1874.

# BALLADE SUR LES COUREURS DE GUILLEDOU

À Léopold FLAMENG  
Aquafortiste

*Salax taberna, vosque contubernaes...*  
CATULLE

Ce sont des garçonnets sournois,  
Hardis au pourchas de la gueuse.  
Fleuris comme de bons bourgeois,  
Ils ont une allure joyeuse,  
Sous le veston ou la vareuse.  
Sans se parfumer au cachou,  
Le soir, lestés de leur chartreuse,  
Ils vont courir le guilledou !

Ils descendent en tapinois  
Dans la ruelle tortueuse,  
Et, doux comme un air de hautbois,  
Courent sus à la plus affreuse.  
Pleins d'une flamme langoureuse,  
Leurs yeux dévorent le genou  
Et le sein de la malheureuse.  
Ils vont courir le guilledou !

Mais l'âge ride leur minois.  
Adieu la chasse à la coureuse !  
Cassés, le corps tout de guingois,  
La face pâle et souffreteuse,  
Ils prennent une entremetteuse ;  
Et, comme ils tiennent du matou,

Malgré leur charpente quinteuse,  
Ils vont courir le guilledou !

## ENVOI

Telle est cette race fameuse  
D'êtres voués au Désir fou.  
Leur aventure n'est fâcheuse :  
Ils vont courir le guilledou !

Août 1878.

# BALLADE FREDONNÉE SOUS LES FENÊTRES D'UN LIBRAIRE

*Oiseau rare sur cette terre.*  
JUVÉNAL, Satires

Il m'est avis que le bonheur  
Tient pour moi dans bien peu de chose :  
Il me faudrait un éditeur.  
Ici-bas, l'écrivain compose,  
Mais c'est Lemerre qui dispose.  
Ah ! qu'il aurait un riche accueil  
S'il me disait en simple prose :  
Venez, je vous édite à l'œil.

Pour d'heureux mortels, l'imprimeur  
Met des titres sur papier rose,  
Jaune, vert ou d'autre couleur.  
D'aucuns, quand leur œuvre est éclosé,  
Prennent de Jupiter la pose,  
Vont se montrer aux gens d'Arcueil ;  
Et ces simples mots en sont cause :  
Venez, je vous édite à l'œil.

D'autres, tranchant du Monseigneur,  
Font du lard à très forte dose,  
Et gagnent les galons d'auteur  
Avec la truffe du Potose.  
L'or a fait la métamorphose ;  
Eux font la roue, et, pleins d'orgueil,  
Disent qu'on leur chanta la glose :

Venez, je vous édite à l'œil.

## ENVOI

Ces farceurs ont trop la chlorose  
Pour gagner un jour le Fauteuil.  
Nul ne leur dira, je suppose :  
Venez, je vous édite à l'œil.

Octobre 1876.

# BALLADE ÉCRITE AU FOND D'UNE TAVERNE

À André JULLIEN.

*Tout aux tavernes et aux filles.*

VILLON

Ami, le moselle mousseux  
Est un cru de premier mérite  
Et que je recommande à ceux  
Qui dînent d'une sole frite.  
Il faudrait aimer la guérite  
Ou n'avoir qu'un maravédis  
Pour dédaigner la laryngite.  
La taverne est un paradis !

J'aime à voir le bonnet crasseux  
Du marmiton, la lèche-frite  
Qui s'emplit d'un air paresseux.  
J'ai gagné plus d'une gastrite  
À manger double, et je médite  
Quelquefois devant un radis :  
Tout homme est une cucurbite.  
La taverne est un paradis !

Je hais les liquides gazeux  
Presque à l'égal de l'eau bénite ;  
Mais, avec ses tons vert pisseux,  
Le camembert m'eût fait ermite :  
Quand je lisais du Théocrite  
Dans les beaux jours du temps jadis,

Les yeux me sortaient de l'orbite...  
La taverne est un paradis !

## ENVOI

Mon cher, si tu n'es sybarite,  
Va te loger dans un taudis  
Ou dire du mal d'Aphrodite.  
La taverne est un paradis !

Décembre 1876.

## BALLADE DÉDIÉE À CEUX QUI EN PINCENT POUR LE VERS

*Nul bien sans peine.*

Pierre PUGET

Puisque le guignon nous poursuit  
Ici-bas à grands coups de trique,  
Que nos noms sortent de la nuit !  
Gagnons la timbale homérique,  
Ou bien, après un pique-nique,  
Quelque marchand de roquefort  
Murmurera d'un ton cynique :  
Les poètes ont toujours tort.

Ayons la haine du pain cuit,  
De l'eau claire et de la musique  
Des mirlitons au grêle bruit.  
Sans la guitare romantique  
Que Lemerre a dans sa boutique  
Et dont il écoute l'accord  
Vibrer, sonore et frénétique,  
Les poètes ont toujours tort.

Malgré l'épicier qui s'enfuit  
À notre approche, la pratique  
Dégustera notre produit.  
Les bourgeois, ces vieux as de pique,  
Franchiront un jour le portique  
De l'asile, où le vers se tord  
Sous le marteau : sans la métrique,

Les poètes ont toujours tort.

## ENVOI

Bouffons de l'espèce lyrique,  
Soignons nos rôles, car la mort  
Viendra nous donner la réplique !  
Les poètes ont toujours tort.

1878.

# BALLADE SUR LE VENTRE DE M. BOULLASQUE

*Le mauvais temps me fait cracher.*  
Devise de Pétrus BOREL

Solennel comme un vieux notaire  
Et joyeux comme ces bichons  
Qui peuplaient jadis l'Angleterre,  
Ce ventre a des airs folichons.  
Si quelque jour nous l'embrochons,  
Malgré sa profondeur fantasque,  
Nous remplirons de cornichons  
Le ventre de Monsieur Boullasque<sup>25</sup>.

Or, ceci n'est point un mystère :  
Ce gros ventre, où nous décochons  
Nos brocards, chaud comme un cratère,  
Répète sans cesse : Péchons !  
Si jamais nous nous approchons  
De lui, nous ferons une frasque ;  
Gare à nos mains ! si nous touchons  
Le ventre de Monsieur Boullasque.

Vaillant comme un gars de Nanterre,  
Le doux ventre que nous bêchons,  
Quoique atteint du ver solitaire,  
Ensanglantera nos torchons !

---

<sup>25</sup> M. Boullasque, dont le nom se trouve ici augmenté de deux lettres, professe, à l'endroit des jolies actrices, les opinions du fameux docteur Véron, et voudrait, comme le Minotaure, dévorer les plus belles filles d'Athènes. Son abdomen est un des plus beaux produits du XIX<sup>e</sup> siècle. [Note de l'auteur]

D'avance nous nous en léchons  
Les doigts, dans les bureaux du Masque<sup>26</sup> :  
Il a le lard de trois cochons,  
Le ventre de Monsieur Boullasque.

## ENVOI

Tout en vidant quelques cruchons,  
Coiffons-nous le nombril d'un casque,  
Et, pour le truffer, écorchons  
Le ventre de Monsieur Boullasque.

14 mai 1878.

---

<sup>26</sup> Journal artistique et littéraire fondé en 1868, et spécialement consacré aux théâtres. [Note de l'auteur]

# BALLADE DU BEAU TEMPS DE LA BOHÈME

À Charles MONSELET

Pendant longtemps, le dieu Momus<sup>27</sup> a fait  
Grandir en nous la joyeuse chimère.  
Nous vivions tous dans un calme parfait ;  
On cultivait la chanteuse légère,  
Et l'on fumait la pipe ; au fond du verre,  
L'air parfois brillait comme un flambeau.  
Vieilles chansons avec un air nouveau,  
Nos jeux étaient l'article et le poème ;  
Et nos tailleurs se jetaient tous à l'eau.  
Il est passé, le temps de la bohème.

Tout notre clan de rire s'esclaffait  
Quand l'Institut élisait un compère.  
À la François premier, l'on se coiffait.  
Chacun portait au col un exemplaire  
Des *Jeunes-France*<sup>28</sup> en guise de rosaire,  
*Cromwell*<sup>29</sup> — avec préface — sur la peau  
Et l'*Âne mort*<sup>30</sup> dans le fond du chapeau.

---

<sup>27</sup> Afin de demeurer dans les saines traditions romantiques, les artistes et les littérateurs marseillais se réunirent un jour au *Café Momus*, qui ne tarda pas à devenir un cénacle bruyant mais original. Au Café Momus succédèrent l'atelier de la rue du Tapis-Vert, celui de la rue Fortia et le Café Cardinal, où venait Glatigny, alors improvisateur au Casino. La poésie, l'architecture, la musique, la peinture, l'art dramatique, la médecine et le journalisme politique et littéraire y furent largement représentés. [Note de l'auteur]

<sup>28</sup> C'est le titre d'une série de romans goguenards, étincelants de verve et d'humour, dans lesquels Théophile Gautier s'est attaché à peindre les mœurs de ses amis les hugholâtres. [Note de l'auteur]

<sup>29</sup> Gigantesque drame en vers de Victor Hugo, dont la longue et lumineuse préface, publiée en 1829, devint la Bible de tous les cœurs romantiques. [Note de l'auteur]

Rien qu'à nous voir, le bourgeois était blême  
Et nous forçait à parler de Boileau...  
Il est passé, le temps de la bohème.

Ores, la vie a l'air d'être un bienfait.  
La destinée, ironique et sévère,  
A fait plus d'un des nôtres sous-préfet !  
Le sort, voulant contenter plus d'un père,  
Nous met au dos l'habit noir du notaire :  
Chose plus grave, il n'est pas de rondeau  
Qui n'aille au feu ; rien ne nous paraît beau.  
Nous murmurons rarement : Je vous aime,  
Et nous mettons nos écus en rouleau.  
Il est passé, le temps de la bohème.

## ENVOI

D'aucuns tenant à manger du perdreau  
Sont aujourd'hui la gloire du barreau ;  
D'autres, hélas ! ont parcouru Barême,  
Et j'en connais qui sont chefs de bureau !  
Il est passé, le temps de la bohème.

16 mars 1878.

---

<sup>30</sup> Pas n'est besoin de dire que *l'Âne mort et la Femme guillotinée* est un roman du genre frénétique, dû à la plume de Jules Janin et publié en 1829. Ce livre, malgré les grandes qualités de son style et quelques passages saisissants, n'est plus considéré aujourd'hui que comme une simple curiosité littéraire. [Note de l'auteur]